Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 94 (1958)

Heft: 28

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 20.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

396

MONTREUX 9 AOUT 1958 XCIVe ANNÉE — N° 28

Dieu Humanité Patrie

EDUCATEUR

ET BULLETIN CORPORATIF

ORGANE HEBDOMADAIRE DE LA SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

Rédacteurs responsables : Educateur, André CHABLOZ, Lausanne, Clochetons 9 ; Bulletin, G. WILLEMIN, Case postale 3, Genève-Cornavin.
Administration, abonnements et annonces : IMPRIMERIE CORBAZ S. A., Montreux, place du Marché 7, téléphone 6 27 98. Chèques postaux II b 379
PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL : SUISSE FR. 15.50 ; ÉTRANGER FR. 20.- • SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL : BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Partie pédagogique

Invitation

A LA REUNION DU GROUPE SUISSE DES AMIS DU SONNENBERG

les 30-31 août 1958, au Herzberg, près d'Aarau

PROGRAMME

Samedi : 18 h. 30 : souper ; 20 heures : rapport sur les réunions internationales du Sonnenberg.

Dimanche : 9 h. : concert matinal ; 10 h. : conférence suivie de discussion sur le thème « La collaboration du maître à la compréhension internationale »; 14 h. : les devoirs du groupe suisse des amis du Sonnenberg.

Finances de participation : 12 fr. (étudiants 8 fr.) au total.

S'inscrire auprès de Paul Binkert, recteur, Obergrundstr. 9, Wettingen (AG) jusqu'au 27 août, en indiquant si l'on désire une place dans l'autobus du Herzberg en gare de Aarau (à 16 h. 30 le samedi).

Vers une Cité des Jeunes

Le 6 juin dernier, les délégués d'une vingtaine d'associations se sont réunis pour étudier la possibilité de créer une cité des jeunes. Lancée par l'Université populaire, cette idée est particulièrement intéressante et généreuse. En effet, elle prévoit de loger sous le même toit des jeunes de tous les milieux : étudiants, apprentis, jeunes salariés, et ceci à des conditions avantageuses.

Pour faire œuvre utile et constructive, il a été décidé de lancer une vaste enquête auprès de tous les jeunes de 16 à 27 ans, habitant à Lausanne. Les élèves des écoles et les apprentis seront atteints par le canal des établissements officiels ou privés dont ils suivent l'enseignement. Les jeunes employés ou ouvriers seront contactés par l'intermédiaire des entreprises qui les occupent.

Chacun aura ainsi la possibilité d'exprimer son opinion et d'exposer ses idées. Les réponses permettront aux promoteurs de savoir très exactement si leur idée est valable, si elle correspond à un besoin et, enfin, leur donneront une idée précise de l'orientation à donner à la vie de la Cité et à sa conception. C'est dire l'importance qu'il y aura à remplir consciencieusement les formules, en répondant aux questions posées avec toute l'objectivité désirable.

SOMMAIRE

PARTIE PÉDAGOGIQUE : *Invitation à la réunion du groupe suisse des amis du Sonnenberg.* — *Vers une Cité des Jeunes.* — **M. L. Sérieyx :** *La rythmique, l'école et l'enfant.* — *Pour les petits.* — **M. Fert :** *Une pédagogue de chez nous : Alice Descœudres.* — *Ouvrages et articles de Mlle Alice Descœudres.* — **F. Schneider :** *Classes spéciales... ... L'échelle des valeurs.* — **L. Beyeler :** *La joie, source d'épanouissement chez l'enfant.* — **Yvonne Biéler :** *Dessin, peinture : Expression libre.* — **M. Liard :** *A l'école ménagère.* — **Marthe Magnenat :** *Les colonies de vacances.* — **G. Clerc :** *Une expérience heureuse.* — **G. Mutzenberg :** *Hors de la nuit des Temps.*

HENNIEZ
LITHINÉE
L'eau de table par excellence

Quelle famille d'instituteur habitant GENÈVE ou environs, prendrait en pension un
garçon de 15 ans et demi
pendant son apprentissage.
Ecrire à Louis STALDER, 6, rue Bautte, Genève.

VOS IMPRIMÉS
seront exécutés avec goût
IMPRIMERIE CORBAZ S. A. MONTREUX

LES INSTITUTRICES ROMANDES A LA SAFFA

LA RYTHMIQUE, L'ÉCOLE ET L'ENFANT

par **M. L. Sérieyx**
Professeur diplômé de l'Institut Jaques-Dalcroze

A l'occasion de l'Exposition qui se tient actuellement à Zurich, des institutrices romandes ont tenu à donner à notre journal quelques articles qui témoignent de l'intérêt et de l'effort féminin dans l'éducation de la jeunesse.

Ce qu'en disait Jaques-Dalcroze

Jaques-Dalcroze disait, dans un article paru en 1905, et intitulé **« Un essai de réforme de l'enseignement musical dans les écoles » :**

« Il ne suffit pas que l'élite des artistes et des amateurs soit plus instruite que par le passé pour que le niveau musical s'élève et se maintienne dans un pays...

» En ce moment où je me prépare à rassembler mes notes et à en tirer les conséquences, voici que l'inquiétude envahit mon esprit et gagne mon cœur, que je me demande s'il vaut bien la peine de constater et de faire constater **ce qui est,** puisque notre devoir à tous, musiciens et patriotes, sera ensuite et sans tarder de renoncer à notre quiétude, de réclamer **ce qui doit être,** de demander à qui de droit une réforme radicale de l'enseignement, puis de consacrer à l'obtenir le temps qu'il faudra... A ces mots, voyez-vous dans des milliers de tombes grimacer le rictus de milliers de réformateurs ? « Le temps qu'il faudra ! » répètent des voix ricanantes au fond des sépulcres où sont enterrés avec tant de vieux corps tant de jeunes pensées — mais connaissez-vous bien, pauvres vivants, le nombre incalculable d'heures, de jours et d'années que représente ce « temps qu'il faudra » ? C'est celui que mettront tant d'autorités diverses à examiner vos desiderata, tant de commissions à les discuter, tant d'ignorants à ne pas les comprendre, tant d'entêtés à les combattre, tant d'arrivistes à les promettre, tant d'arrivés à les oublier ! Ce « temps qu'il faudra » dépassera peut-être le temps que vous avez encore à vivre et, du reste, quand vous serez morts, n'enterrera-t-on pas avec vous vos projets de réforme comme on a enterré les nôtres? Croyez-nous-en, on n'obtient jamais de réforme radicale... Demandez peu ; peut-être ce peu vous l'accordera-t-on après vous avoir fait longtemps attendre, — mais n'effrayez personne en demandant beaucoup, vous n'obtiendrez rien du tout !... Les chagrins et les découragements guettent ceux qui désirent le « mieux » pour les autres, et qui dérangent ces « autres » en leur quiétude, en leur faisant constater qu'ils ont quelque chose à désirer de plus, un quelque chose qu'ils ignoraient ne pas posséder. Vivez égoïstes et heureux en sachant vous contenter de ce qui est, puisque le « statu quo » contente le reste de l'humanité...

» Mais voici qu'au lieu de l'abattre, ces paroles d'outre-tombe relèvent notre courage. Est-il bien certain que toute idée de réforme se heurte constamment à l'indifférence ? Cette idée n'aura-t-elle pas des chances de réalisation, même immédiate, si elle arrive à son heure ? Et cette heure n'est-elle pas en train de sonner chez nous ?

» Oui, l'heure est venue où, par l'effort des volontés réunies, vont s'imposer les idées communes. Et le temps qu'il faudra pour les imposer, nous le passerons confiants et joyeux, car nous marcherons en phalanges serrées, les yeux fixés sur le même but et les cœurs battants du même espoir. »

Jaques-Dalcroze avait raison. Son article, joint à la somme d'efforts qu'il s'imposa pour intéresser tous les musiciens et les pédagogues à son œuvre, ne demeura pas sans écho. Le Département de l'instruction publique du canton de Genève introduisit la rythmique à titre d'essai dans trois classes des écoles primaires et — comme branche facultative — dans deux classes de l'Ecole supérieure des jeunes filles, en 1919. Depuis lors, ces essais, poursuivis sous la direction de maîtres compétents à Genève, Lausanne, Vevey, Montreux, La Tour-de-Peilz et d'autres endroits encore, ont donné toute satisfaction.

Quand les écoliers avaient le temps...

« Monsieur Jaques » laissera dans le cœur de ses élèves un souvenir inoubliable... Et ce n'est pas là, je vous prie de le croire, une formule banale, une « clause de style » que se croient obligés de formuler ses disciples lorsqu'ils parlent de lui. Ces élèves, ces disciples, qui souvent prenaient encore le chemin de l'Institut pour aller saluer Monsieur Jaques et lui demander conseil, gardent à leur Maître une grande reconnaissance. Ils se souviennent, avec une émotion qu'ils ne peuvent communiquer qu'à leurs contemporains, de l'émerveillement ressenti par eux lors des premières leçons de cette fameuse « rythmique » dont on commençait à parler dans leur jeune temps.

Or, dans ces temps fabuleux et dans ce pays de Genève, on allait à l'école tous les jours sauf le jeudi, de 8 heures (ou 7 en été) à 11 h. ou midi, et de 2 à 4. Autant qu'il m'en souvienne, on n'était pas écrasé de devoirs à domicile, et on arrivait à « faire ses tâches », selon l'expression de notre jargon enfantin, en y consacrant au maximum une petite heure, entre un goûter copieux et un souper dont l'heure permettait de nous expédier aussitôt que possible au lit. On entendait bien parler quelquefois d'écoliers qui avaient à peine le temps de goûter, qui en avaient pour deux heures avant de finir « leurs tâches »... et même de quelques malheureux qui travaillaient encore après souper.. mais c'étaient là des légendes auxquelles personne n'ajoutait bien grande foi !

Vous voyez qu'on avait le temps de faire bien des choses après 4 heures, et notamment de prendre, pour peu qu'on eût quelque goût pour la musique, deux leçons de rythmique par semaine, d'une heure chacune, et encore une leçon de solfège, également d'une heure, sans compter la leçon de piano ou de violon, et le temps consacré chaque jour à l'étude de son instrument. Quand je vous dis que ce sont là récits d'un autre âge... où l'école, par exemple, était une dame un peu austère, qui vous ordonnait de rester assis, immobile, docile et respectueux, pour apprendre la lecture, le calcul, l'écriture et bien d'autres choses. On avait une heure de gymnastique par semaine, dans ces locaux dont la grande dimension seule est

plaisante, et dont l'odeur caractéristique vous accueille à l'entrée... On faisait du chant, oui. Il me souvient du système bizarre, dont la mode ne dura heureusement que le temps de mon enfance, où l'on remplaçait notes et portée par des chiffres. On avait retenu l'air de la chanson bien avant d'avoir résolu le problème du chiffrage !

Il arrivait qu'on nous emmenât même au bain, à la belle saison, oui au bain, mais entendons-nous bien, dans un établissement dûment fermé et clôturé, avec petit, moyen et grand bassin, le tout surmonté de passerelles d'où le professeur (en costume tailleur) nous promenait dans l'eau au moyen d'une solide canne à pêche dont le crochet était fixé à notre ceinture de liège. On savait qu'il nous lâcherait, le monstre, au moment où il jugerait nos mouvements de natation suffisamment précis... J'en ai gardé un souvenir terrifiant !... et j'ai appris toute seule à nager !

Eh bien, j'ai gardé à mes maîtresses un affectueux souvenir, je fus une bonne élève, et j'ai beaucoup aimé l'école.

Pour vaincre la dispersion d'esprit

L'école a changé, la vie et les mœurs ont changé aussi, et c'est fort bien ainsi. Mieux vaut accepter courageusement les avantages et les défauts de son époque telle qu'elle est, plutôt que de regretter ce qui n'est plus. L'école a changé : c'est maintenant une jeune personne fort avenante, qui vous emmène les gosses sur les chemins, au bord de l'eau ou à la montagne, marchant en avant et entraînant son monde. Me trompé-je ? mais il me semble qu'elle se fait plus exigeante, vis-à-vis surtout des grands élèves. Elle est plus dominatrice que la bonne vieille dame qui, sous ses allures un peu austères, cachait une bienveillante compréhension des limites de son pouvoir, et semblait dire : « Je ne vous retiens chez moi que le temps strictement nécessaire. Ensuite vous ferez bien d'aller enrichir et parfaire vos connaissances, par exemple auprès des penseurs ou des artistes, toujours un peu « en marge » de la vie scolaire... » Et même elle ajoutait, en bonne Genevoise — car je parle de la bonne dame que j'ai connue — : « Lisez Töpffer, grands enfants, et apprenez avec lui comment on connaît la vie, la vie réelle, celle que l'on observe autour de soi en flânant, en musant... » Mais elle disait cela en confidence, de peur de se faire mal voir par un pédagogue important et compétent... et ça il y en a de tous temps.

« Muser... flâner... », voir des artistes, qu'est-ce que cela vient faire dans la vie réelle ? diront bien haut d'autres messieurs importants. Et la jolie dame de l'école actuelle (ou son collègue du collège voisin) de leur répondre, diplômes en poche : « Mais, Messieurs, vous faites erreur, il est essentiel que nos enfants prennent contact avec toutes les formes de la vie. C'est maintenant l'école elle-même qui, en se modernisant et en s'adaptant à notre temps, leur donnera tout ce qu'ils étaient obligés d'aller autrefois chercher ailleurs. J'organise des jeux, des séances récréatives. Les élèves plus grands sont initiés à la musique, et entendent des disques remarquablement commentés. Je prévois en outre des journées sportives : ski en hiver, natation en été. Ne trouvez-vous pas que tout cela constitue un réel progrès ? »

Cependant, nous sommes tous préoccupés de l'état d'instabilité psychique et mentale des enfants qui nous sont confiés. L'enfant n'écoute plus, ou du moins ne peut pas écouter longtemps. Je ne puis m'empêcher de penser que cet état regrettable est nettement imputable à la radio. Non pas à la radio en elle-même : comme tous les perfectionnements techniques, celui-ci n'est en effet ni un bien ni un mal, c'est une réalité dont il faut tenir compte, et dont l'existence modifie, qu'on le veuille ou non, nos habitudes de vie quotidienne. Le « speaker » de la radio continue à parler même si l'on fait du bruit autour de l'appareil ; on l'écoute ou on ne l'écoute pas... « Aucune importance ». On l'interrompt brutalement en tournant un bouton. En rouvrant un peu plus tard, on entend tout autre chose... Ainsi se forme dans l'esprit de l'enfant cette idée qu'on peut très bien juxtaposer le jeu qui vous passionnne, ou les devoirs qu'on est obligé de faire, et ce que raconte une grande personne... les grandes personnes ayant été considérées de tous temps comme un peu... rasantes ! De là à n'écouter en classe que d'une oreille distraite, il n'y a qu'un pas, et vite franchi. D'où cette agitation, pas nécessairement bruyante, mais constante, de l'enfant qui censément écoute ce que vous lui dites.

Puisque nous ne pouvons pas changer les conditions de vie actuelles, quoi que nous pensions de ses avantages et de ses inconvénients, ne vaudrait-il pas mieux chercher un moyen d'aider l'enfant à pouvoir petit à petit faire deux choses à la fois sans perdre son calme, son contrôle de lui-même ? Le mal qu'il faut guérir, c'est la dispersion d'esprit, l'inaptitude à choisir ce qui est le plus important et le plus nécessaire entre les activités qui nous sont proposées simultanément. Autrefois, on avait le temps de s'en occuper posément, l'une après l'autre. Tout ce que nous pourrons faire pour aider l'enfant à « sérier les questions », comme on dit, le plus rapidement possible et avec la plus grande lucidité, tout doit être tenté.

Quel est le premier obstacle à vaincre ? Sans aucun doute la gêne qui provient de réflexes mal coordonnés, de mouvements faits sans aisance, en un mot la maladresse corporelle, qui contrarie perpétuellement la liberté d'esprit. L'homme moderne, qui a à sa disposition tant de machines perfectionnées et savantes pour lui faciliter la besogne, demeure malgré cela l'esclave de « complexes » mal définis et sournois, qui le laissent, tout comme autrefois, timide, désemparé ou hésitant, alors qu'il faudrait choisir et agir vite, et surtout savoir prendre nettement ses responsabilités.

Nous nous occupons donc de l'enfant tel qu'il nous est confié, avec son individualité bien marquée, corps et esprit réagissant l'un sur l'autre, l'un avec l'autre. Or, dans l'état actuel de l'enseignement, on s'occupe de l'esprit d'une part, du corps de l'autre. Il n'existe aucune leçon consacrée à la recherche de l'équilibre des fonctions spirituelles et corporelles. Pour harmoniser ces deux parties de notre individualité, distinctes mais inséparables, un élément supérieur, participant de l'une et de l'autre, doit « arbitrer le débat », pourrait-on dire. Cet élément supérieur ne peut être que le Rythme, et le rythme musical.

Les phénomènes rythmiques

Une digression s'impose ici, puisque nous parlons du rythme musical. Il faut rappeler que la musique est le langage des sons, et que ces sons diffèrent entre eux par la hauteur, la durée et la force. Nous laissons intentionnellement de côté le timbre, qui affecte le son, mais provient de l'instrument. De ces trois qualités des sons musicaux, seule la hauteur fait l'objet des études spécialisées des malheureux musiciens — je dis « malheureux » parce que c'est là une carrière « drôlement » pénible, comme on dit aujourd'hui. Ils étudient les lois de succession ou de simultanéité des

sons dans les classes de contrepoint et d'harmonie. On pourrait aussi penser à faire des classes de mélodie... mais c'est là une autre histoire.

La durée et la force sont des phénomènes rythmiques, le second étant plus dépendant que le premier des relations harmoniques et mélodiques des sons.

Or, la hauteur, vous la voyez. Vous voyez que certaines notes sont plus hautes ou plus basses que leurs voisines sur la portée. La durée ne se reconnaît que très approximativement : on ne laisse pour ainsi dire jamais deux fois plus d'espace entre deux blanches qu'entre deux noires, la noire étant pourtant la moitié d'une blanche, etc.

Quant à la force, c'est le domaine de l'arbitraire et de la plus charmante fantaisie. A l'époque où les signes de force ont commencé à être indiqués plus souvent sur les partitions, du fait qu'on jouait davantage et que par là même la tradition orale tendait à se perdre, l'italien était par excellence la langue des musiciens. Un accent se marque par « sf », abrégé de « sforzando », à moins que ce ne soit « rinf », abrégé de « rinforzando », ou encore un petit chapeau pointu (pour ceux qui ne savent pas l'italien !... ou un soufflet. Les nuances de force qui, avec les nuances de mouvement, donnent pourtant vie et expression à un texte musical, sont ainsi laissées en grande partie au goût (qu'il faut toujours supposer bon !) des interprètes.

Mais venons-en au rythme proprement dit, et spécialement à la durée relative et proportionnelle des sons. Ces relations de durée ont été notées, depuis deux ou trois siècles, de façon à ne faire apparaître que la rigueur des temps égaux de la mesure, en sorte que l'enseignement traditionnel du solfège a consisté pendant longtemps à dire les noms des notes, avec leur durée exacte, et toujours en battant la mesure. Moi qui n'ai jamais connu, grâce à la méthode Chassevant et à celle de Jaques-Dalcroze, qu'un solfège musical et attrayant, je me suis laissé dire que les leçons d'autrefois manquaient de charme.

Que cette « arithmétique musicale » ne soit que le signe d'une réalité bien plus mystérieuse, que la notion de proportion soit liée à celles de temps et d'espace, et que par conséquent il faille faire intervenir les mouvements du corps humain pour rendre sensibles les relations de durée des sons, de cela personne ne s'avisa avant que le professeur d'harmonie Emile Jaques n'essaie — et avec quel succès — de faire marcher ceux de ses élèves qui ne se rendaient pas clairement compte de la signification de l'expression : « une blanche **vaut** deux noires, une noire **vaut** deux croches, etc. »

Qu'est-ce que la valeur ? Qu'est-ce que la durée ? Qu'est-ce que le temps ? En supposant qu'une réponse claire vous vienne instantanément à l'esprit — compliments ! — vous ne pourrez en aucun cas l'adapter à une mentalité enfantine. Mais si vous faites marcher à cet enfant des noires pendant qu'il frappe des croches, cela ne représentera pas pour lui un travail très compliqué. Parce que ces notions sont à la fois des abstractions pures et des réalités dont nous prenons conscience chaque jour, le geste et la marche les mettent à notre portée de façon tangible. C'est cela, la rythmique : le seul moyen de rendre concrètes et palpables par des mouvements ordonnés au rythme musical les notions de durée, de temps et d'espace qui conditionnent notre vie ici-bas. Nos pieds touchent la terre, nos bras mesurent l'espace et notre intelligence, en évaluant la durée des sons musicaux, oblige le corps à traduire ces durées dans l'espace, à se soumettre à ces proportions binaires ou ternaires des rythmes.

On se rendra compte, par l'exposé qui précède, que la rythmique est loin de n'être utile qu'aux musiciens. Elle leur est indispensable, certes, et facilite grandement les débuts des jeunes apprentis-pianistes ou violonistes. Comme il est maintenant bien établi qu'il faut faire précéder les études instrumentales d'une période où l'on ne s'occupe que de l'écriture, de la lecture et de l'audition musicale, on a tout à gagner à enseigner tout ce qui concerne le rythme par la méthode dalcrozienne.

Mais comme aussi l'empire du rythme est plus vaste que ses seules applications à la musique, il faudra bien qu'un jour on le réintègre, avec tous les honneurs qui lui sont dus, au centre même de l'éducation de l'être.

Trois aspects de mouvements corporels

Aimez-vous danser ? Je l'espère. Il faut bien dire que c'est grâce à l'amour instinctif que nous portons tous à la danse, qu'un vestige de l'importance du rythme dans la vie nous est resté. On aime danser, sans savoir pourquoi, de même qu'un ballet bien réglé est une joie pour l'œil, sans qu'on analyse nécessairement cette joie et ce contentement. Seulement, moi j'aime bien « savoir pourquoi », je trouve ça très intéressant. C'est quand il s'agit d'expliquer aux autres gens qu'« on croit savoir pourquoi » que la difficulté commence.

Pourquoi aimez-vous danser ? Pourquoi ne pouvez-vous danser sans musique ? Pourquoi préférez-vous peut-être la danse à la gymnastique ? et même si cette gymnastique se fait « en musique ». Oui, oui, je sais : il y a des considérations extra-musicales qui entrent en jeu... Ne soyons ni ange ni bête, et ne nous occupons pas plus de cela que nous n'avons considéré l'immortalité de l'âme.. .

Pourquoi ne pas faire faire aux enfants de la technique de ballet ? Ça au moins c'est quelque chose de sérieux comme assouplissement, et puis c'est si gracieux !...

Je vais tâcher de répondre :

Pourquoi vous aimez la danse ? Mais parce que non seulement vous avez besoin de mouvement, mais encore de mouvement ordonné et harmonieux. Il faut par conséquent que ce mouvement soit suggéré par une musique appropriée, dont l'harmonie et la mélodie fassent corps avec le rythme. A ce rythme correspondent certains pas, dont l'ordonnance et le retour périodique appellent des « figures » que vous dansez chaque fois avec plus de grâce... jusqu'au jour où vous avez envie d'apprendre une autre danse que la mode vous impose.

Pourquoi vous aimez moins la gymnastique ? Parce que cette gymnastique exige de vous un effort physique plus pénible et plus soutenu, et ne comporte guère de jouissance artistique, si ce n'est celle qui provient du parfait ensemble de mouvements bien réglés, lors d'une fête ou d'une exhibition quelconque. Que si la musique intervient alors, ce serait un peu — ne vous fâchez pas — comme pour certains exercices de haute voltige ou de trapèze, où cette musique forme avec les mouvements une espèce d'association d'idées !...

Ce qui crée la confusion entre la rythmique, la danse et la gymnastique, c'est que toutes trois font appel aux mouvements du corps humain. Il est donc de toute importance de se faire une idée aussi nette

que possible des analogies et des différences entre ces divers enseignements.

La gymnastique, pourrait-on dire, a pour objet « le développement et l'équilibre du système musculaire du corps humain, par des exercices appropriés ».

La danse, qu'elle soit mondaine ou que ce soit l'art des Sakharoff ou de Nijinsky, a pour objet « l'interprétation des rythmes musicaux par des mouvements et des attitudes du corps humain ».

Quant à la rythmique, nous dirons qu'elle a pour objet « la perception des durées musicales (indépendamment du rythme et de l'harmonie) et leur assimilation par des mouvements ordonnés correspondants du corps humain ».

La musique n'a donc aucune part à la gymnastique et, si l'on s'en sert parfois dans les leçons, ce n'est qu'au titre de « bruit musical », plus agréable à entendre que celui d'une canne ou des claquements de mains.

Par contre, la musique est un élément essentiel de la danse, à laquelle elle fournit les rythmes musicaux, pratiquement inséparables de la mélodie et de l'harmonie, bien qu'ils puissent être considérés indépendamment de celles-ci, par une pure abstraction de l'esprit. C'est bien de cette union nécessaire de la musique, à la fois avec la rythmique et avec la danse, que naissent toutes les confusions. Il faut prendre garde que la notion abstraite des rythmes musicaux est le but de la rythmique, et que c'est pour y parvenir qu'elle se sert des mouvements du corps comme d'un moyen, ceci pour les musiciens, qui font de la rythmique l'initiation par excellence aux combinaisons infinies des rythmes avec la mélodie et l'harmonie.

Il se trouve que ce moyen d'arriver à la claire notion des rapports rythmiques des sons constitue pour tout être humain, qu'il se spécialise ou non dans l'étude de la musique, une discipline extraordinairement féconde pour l'équilibre de sa personnalité. C'est ici que le rythme est roi, et nous ne résistons pas à l'envie de citer une fois de plus la variante que Bülow, le musicien allemand bien connu, se permit de faire d'après les premières paroles de l'Evangile johannique : « Am anfang war der Rythmus... » (Au commencement était le rythme...). Tandis que la mélodie et l'harmonie font partie de la culture musicale proprement dite, le rythme est la vie même. Quand nous marchons régulièrement, nous faisons déjà un rythme régulier. Quand nous parlons, nous rythmons notre parole et nous lui donnons les accents qui la rendent apte à toucher notre intelligence, notre cœur ou notre imagination. C'est dans l'ordonnance et l'harmonisation de ces rythmes intrinsèques à nous-mêmes que nous trouverons notre équilibre. Pour cela, il faut les perfectionner et les affiner, en étudiant le rythme musical.

Si nous voulions donner pour conclure un exemple pratique, nos dirions qu'au bout de 4 ou 5 ans de rythmique, une classe supposée restée homogène se départagerait alors comme suit : la plus grande partie aurait atteint le but qu'on se proposait, soit l'équilibre des facultés intellectuelles et des réflexes corporels et nerveux, et cesserait les cours. Quelques-uns se sentiraient une vocation de danseurs, et auraient avantage à s'inscrire à un cours de danse classique. Et d'autres, attirés par la musique, y seraient admirablement préparés, et n'auraient plus à démêler que les problèmes techniques d'un instrument, ou de la composition elle-même.

Pour dissiper des malentendus

Faut-il préciser une fois encore que je ne considère nullement la gymnastique, non plus que la danse, comme des disciplines moins intéressantes que celle de la rythmique ? Ces trois aspects de l'étude des mouvements du corps sont complémentaires, et non ennemis, l'un de l'autre. Et je suis la première à déplorer certaines outrances de langage des rythmiciens de la première heure — mais non pas de Dalcroze lui-même — pour qui la rythmique représentait une sorte de « panacée universelle », remplaçant toute autre culture physique, et dépassant de loin cette danse mondaine, si monotone et si peu intéressante. Il est entendu que l'intransigeance est inséparable de l'enthousiasme... et que ferait-on, grands dieux, sans enthousiasme, et même sans beaucoup d'illusions, aux environs de la vingtième année ? Nous sommes partis en guerre, dépassant souvent notre guide, plus sage que nous, et nous avons décrété : « Hors la rythmique, pas de salut. La gymnastique ? Laissons cela aux athlètes, qui sont par définition d'affreux matérialistes, ne s'intéressant qu'aux performances corporelles, incapables de comprendre le sens supérieurement transcendant de nos recherches !... La danse ?... Fi donc, cette dégénérescence, cet abrutissement collectif qui fait se trémousser ou s'alanguir cette jeunesse moderne, incapable de retrouver la joie saine des danses populaires d'autrefois. Le ballet ? Antinaturel... des gestes et des évolutions « sur pointes » qui déforment le corps humain, la musique ravalée au rang de servante des danseurs qui imposent leurs figures et leurs pas immuables et stéréotypés...

N'oubliez pas que cela se passe à Genève, et que l'ombre de Calvin... La chère ombre, elle était probablement tout aussi horrifiée de nos jambes nues... en 1910 ! Et, à ce propos, il me souvient d'une petite histoire, célèbre dans les annales de la rythmique : « L'une des plus ferventes rythmiciennes de ces temps héroïques, dont la famille était infiniment respectée dans la « cité haute », arriva un beau jour triomphante, brandissant une paire de bas — pas en nylon, mais en fort coton mercerisé — et s'écriant : « M'sieur Jaques, M'sieur Jaques, j'ai 20 ans, je suis majeure, je puis enlever mes bas !... »

Nous avions peut-être raison d'être persuadés de l'intérêt majeur de nos recherches... mais il ne fallait pas pour cela écraser de notre mépris tous ceux qui ne pensaient pas comme nous ! C'est probablement cet attendrissant absolutisme qui a créé pas mal de malentendus entre les rythmiciens et... mettons les traditionalistes. Drapés dans cette intransigeance, nous ne nous sommes pas mis en peine de définir clairement le sens et la portée de nos recherches : puisqu'on ne nous comprenait pas, il était bien inutile de s'expliquer.

D'autre part, la joie causée par la découverte constante d'exercices nouveaux, aux conséquences imprévisibles et inattendues, était contradictoire de la pondération nécessaire à toute « mise au point ». Le rôle du cher Monsieur Jaques était de créer, et de créer encore, en composant pour se délasser les toutes jolies chansons que nous aimons. Il nous a initiés aux possibilités infinies d'un enseignement naissant, il nous a lancés dans la vie en nous disant : « Je crois que c'est comme cela qu'il faut faire, j'ai l'intuition — c'était un intuitif de génie — qu'en cherchant dans cette voie, vous trouverez ceci ou cela. » A nous, que la vie a assagis et mûris, mais qui ne voulons être ni des désenchantés ni des aigris, de continuer son œuvre.

Sans aucune acrimonie donc, ni aucun mépris ridicule, laissons à chacun son domaine propre. Au professeur de gymnastique le soin de former des corps sains et robustes, aguerris pour être plus prompts à servir l'esprit. Au « maître à danser », selon la jolie expression désuète, la fonction sociale d'enseigner des pas et des figures de danse mondaine, qui favorisera les rencontres agréables et les charmants entretiens de ceux pour qui la danse est un plaisir de choix. Le maître ou la maîtresse de ballets seront plus exigeants, et obtiendront de leurs élèves, en les érigeant sur leurs « pointes », cette souplesse et cette grâce fine, tant appréciée des amateurs de ce genre de spectacles.

Que nous reste-t-il donc, à nous autres rythmiciens ? Puisque nous ne sommes ni des gymnastes, ni des danseurs, ni des ballerines, que voulons-nous être ?

La rythmique pour tous !

Je suis obligée d'avouer que nos prétentions sont outrecuidantes ! Nous voulons être plus et mieux que tout cela, tout en étant moins !... Nous avons l'incroyable audace de prétendre que la rythmique est en même temps nécessaire au gymnaste, au danseur et à la ballerine. Nous allons même jusqu'à affirmer qu'elle fait partie de l'éducation de tout enfant, et ce pendant des années. Oui ! Tout simplement... Et d'ici que la modestie me revienne, je continue et je dis qu'il faut comprendre la joie profonde, libératrice, ressentie par les adultes lorsqu'ils font de la rythmique, et dont ils témoignent de façon péremptoire, comme le sentiment qu'il leur est restitué quelque chose dont ils ont été privés pendant leur éducation première. Cette joie d'obéir au rythme en coordonnant chaque fois mieux ses mouvements, cette soumission de l'esprit par le corps aux grandes lois universelles de proportion, d'ordre et d'harmonie concrétisées dans le rythme musical, donne une impression de bien-être, qui subsiste même quand on lutte contre la difficulté parfois très grande de comprendre et de réaliser certains exercices.

Comme ce travail se fait « en profondeur », nous désirons ne pas nous mettre au premier plan. Tous les professeurs de rythmique seront d'accord avec moi pour vous dire combien vous nous gênez quand vous nous demandez d'organiser des fêtes ou des spectacles. Nous ne sommes, sauf ceux qui en ont fait leur spécialité comme Jo Baeriswyl par exemple, ni chorégraphes ni metteurs en scène. Nous ne sommes pas nécessairement capables de savoir choisir et ordonner la couleur et la forme des costumes. Nous pouvons par contre régler, comme notre maître nous l'a montré, des ensembles de mouvements obéissant à des rythmes variés. Encore faut-il que ce soit avec des enfants ayant suffisamment travaillé la rythmique.

Il y a eu, depuis trente ou quarante ans que la rythmique existe, trop de témoignages des milieux les plus divers, musiciens ou non, sur l'efficacité des résultats obtenus, pour qu'on en puisse douter. Que de timides encouragés et égayés, que de nerveux et d'agités auxquels on a pu rendre l'équilibre et le calme. Que d'enfants, musiciens sans le savoir peut-être, dont les études ont été facilitées par ce moyen. Que d'apathiques dont les progrès en classe ont décuplé du moment où ils ont été « dépannés » par la rythmique.

Qu'il me soit permis de conclure par un extrait des **Notes sur la Syntaxe rythmique,** d'Auguste Sérieyx, contemporain (à 3 semaines près) de Jaques-Dalcroze.

« Quelle que soit la formule adoptée pour définir le rythme, on peut affirmer que la signification de ce mot est liée à l'idée de régularité ou de périodicité, c'est-à-dire d'ordre. Et cette manifestation spéciale de l'ordre qui se nomme le rythme semble bien avoir été considérée de tous temps, par les peuples civilisés, comme devant faire partie, sous une forme ou sous une autre, de l'éducation. C'est là, on peut le dire, une tradition constante, au moins depuis l'Antiquité grecque, où l'allégorie mythologique des neuf Muses nous apprend que six d'entre elles étaient consacrées aux « arts rythmiques ». Trois muses représentaient les arts du rythme pur (musique, danse et tragédie) ; trois autres les arts du rythme parlé (poésie fugitive, poésie épique, comédie), et les trois dernières seulement les arts du raisonnement (astronomie, rhétorique, histoire)...

» Pour bien comprendre en quoi l'éducation rythmique réagit sur notre entendement, c'est-à-dire sur l'être humain tout entier, corps et âme, il faut écarter, comme tout à fait insuffisante, cette notion rudimentaire du rythme qui l'identifie avec le mouvement, et plus spécialement avec les mouvements du corps humain : c'est là un des exemples si fréquents de la confusion qui consiste à prendre le « signe » qui représente la chose pour cette chose elle-même. Des mouvements réguliers et cadencés des bras ou des jambes, la marche par exemple, sont une manifestation, un « signe » du rythme, c'est-à-dire de cette notion tout intellectuelle de l'ordre et de la proportion dans le temps et dans l'espace, qui constitue le rythme lui-même, suivant une formule de définition qui nous paraît être une des meilleures.

» Quand nous disons que tel ou tel de ces mouvements est « rythmé », c'est parce qu'il est conforme à ce concept abstrait du rythme, que celui qui exécute le mouvement rythmé en ait ou non conscience ; pas plus que nous n'avons nécessairement conscience des lois physiques de la pesanteur lorsque nous leur obéissons. Mais, dans l'un et l'autre cas, la notion abstraite du rythme ou de la pesanteur et de ses lois, apporte à l'acte exécuté un élément supérieur de perfection. Au surplus, il s'en faut de beaucoup que cette « gesticulation ordonnée » soit la seule ou même la principale des réalisations rythmiques. C'est seulement la plus pratique et la plus simple, et c'est la raison pour laquelle elle a sa place légitime dans l'éducation. »

Ml. Sérieyx,
Professeur diplômé de l'Institut Jaques-Dalcroze.

Pour les petits

SOURIS

Souris des blés, souris des foires
Ou bien souris des galetas,
Souris blanches et souris noires,
Moi je préfère, il faut m'en croire,
Une souris de chocolat ! V. M.

L'ARBRE

Un arbre croît devant ma fenêtre.
Il est haut, il a cent ans peut-être.
Quand il touchera les cieux,
Je grimperai vers le bon Dieu...
Mais cela, je ne le dis à personne ! V. M.

UNE PÉDAGOGUE DE CHEZ NOUS : ALICE DESCŒUDRES

On ne peut évoquer l'histoire des classes spéciales genevoises sans que l'image d'Alice Descœudres ne s'impose immédiatement. Elle nous a montré le chemin et elle continue à nous inspirer. Ce qu'elle a écrit et dit au sujet des enfants handicapés intellectuellement est toujours valable même si les méthodes ont évolué. Nous nous efforçons de travailler selon son esprit qui toujours fut empreint de l'amour et du respect de l'enfant, de la certitude que, si nous apportons beaucoup à nos petits arriérés, eux-mêmes nous offrent des possibilités d'enrichissement et de perfectionnement. Chacun d'eux possède des dons que nous avons le devoir de faire surgir et d'exploiter.

Née en 1877 à la Côte-aux-Fées, Alice Descœudres fait son école primaire à Couvet où son père est pasteur. Ses deux frères, actuellement décédés, étaient l'un médecin, l'autre pharmacien. Elle-même poursuit ses études secondaires à Genève où elle obtient un diplôme de la section pédagogique. Elle est d'abord institutrice dans une école privée où elle reste quelque dix années ; elle s'occupe alors d'enfants intelligents qu'il s'agit de préparer à l'entrée au Collège. Après un stage à Bruxelles chez M. Decroly, elle obtient la direction d'une classe d'enfants arriérés à l'école de la rue Ferdinand-Hodler. Pendant vingt-cinq ans, elle consacre le meilleur d'elle-même à de nombreuses volées d'enfants arriérés et souvent difficiles avec lesquels, grâce à son intelligence, à sa connaissance de la psychologie enfantine, elle fait des miracles. Elle les éduque, les instruit par tous les moyens, s'efforce de leur donner une vie scolaire normale, crée un matériel ingénieux adapté à chacun. Rien ne l'arrête ; elle organise pour ses élèves des promenades, des visites, des voyages. Elle suscite le dévouement et l'intérêt de nombreuses personnalités, elle forme des éducatrices de valeur. Dès 1911, elle est chargée d'un cours sur l'éducation des arriérés à l'Institut des sciences de l'éducation, poste qu'elle occupera avec distinction jusqu'en 1945.

En 1933, le Patronage en faveur des enfants arriérés qu'elle a inspiré et dont elle s'occupe activement, reçoit un don important qui lui permet la création d'un Foyer pour enfants arriérés, maison souhaitée depuis longtemps qui permet enfin d'accueillir des enfants trop handicapés pour suivre une classe ou des enfants arriérés dont la situation familiale est difficile. Alice Descœudres en accepte la direction pédagogique et s'installe à Onex, dans la campagne genevoise. Pendant quatre ans, elle dirige cette maison et en confie ensuite la direction à une institutrice de classe spéciale, Mlle Hélène Reymond qui fut aussi une de ses étudiantes.

Si l'on évoque la vie d'Alice Descœudres, il est bien insuffisant de parler de son activité dans le cadre de l'école, du Foyer ou de son enseignement à l'Institut des sciences de l'éducation. Toute sa vie est jalonnée d'activités sociales, éducatives, dont l'énumération prouve son éclectisme et sa largeur de vue : aucun problème humain ne la laisse indifférente, elle doit se dévouer, payer de sa personne, s'enthousiasmer pour une idée, une œuvre : c'est tour à tour la suppression des taudis, la suppression des maisons de tolérance, le suffrage féminin, le service civil, les objecteurs de conscience. Elle s'affirme pacifiste convaincue et disciple de Gandhi. Elle fonde la société des maîtres abstinents, elle trouve aussi du temps pour de nombreux voyages d'études au Danemark, en Autriche, en France. Elle visite régulièrement des institutions charitables à Mulhouse, à Colmar, à Lausanne, à Malvilliers.

Tant que sa santé le lui permet, elle se rend régulièrement dans des classes spéciales et consacre ses mercredis au Foyer. Les enfants attendent tous ce jour avec impatience, l'accueillent avec des cris de joie. Chacun se souvient de l'arrivée de « Tante Alice », les bras chargés de fleurs et le sac lourd d'une quantité de menus trésors destinés à l'un ou à l'autre de ses amis. Et ceux-ci sont nombreux : l'employé de tram, le marchand de journaux, une maman qui passe, un petit enfant qui lui sourit. Pour chacun elle trouve un mot aimable, elle puise dans le merveilleux sac et en sort de minuscules bouquets, des pommes, des branches qui prolongent son sourire.

Dans sa calme petite ville de Bevaix, Alice Descœudres, malgré l'immobilité qui lui est imposée, continue à lire, à penser, à correspondre avec ses nombreux amis. Nous souhaitons qu'elle sente de loin toute l'affection de ceux qui ont eu le privilège de la côtoyer et de ceux qui continuent son œuvre.

M. Fert.

OUVRAGES ET ARTICLES DE Mlle ALICE DESCŒUDRES

Dans la **Collection d'actualités pédagogiques** : L'éducation des enfants arriérés.

Le développement de l'enfant de deux à sept ans.

La vie de Pestalozzi, racontée par des arriérés (avec illustrations).

Editions Forum (Genève) : Ce que pensent les enfants (enquêtes). I. L'abstinence. II. Richesse et pauvreté. III. Le militaire. Le sentiment maternel chez la jeune fille.

Dans les **Archives de psychologie (Genève-Kundig) :** Les tests de Binet et Simon et leur valeur scolaire. 1911. Exploration de quelques tests d'intelligence chez des enfants anormaux et arriérés. 1911. Les enfants anormaux sont-ils des amoraux ? 1913. (Continué par « La vie morale chez les enfants anormaux ». 1915. L'Essor. 1920). Couleur, forme ou nombre. 1914. Couleur, position ou nombre. 1916. Les tests Binet-Simon comme mesure du développement des enfants anormaux. 1915.

Enquête subjective sur l'évaluation de quelques tests de Binet et Simon. 1917.

Dans **L'intermédiaire des éducateurs (Genève-Institut J.-J. Rousseau) ;** Guerre au verbalisme. 1913. Encore le verbalisme. 1917. La notion de nombre chez les petits enfants. 1915. Le partage ; un test de « vie morale ». 1919. Recherches sur le vocabulaire. 1919. Tests de langage. 1920.

Dans **L'Educateur (Lausanne, Payot) :** Leçons de choses : La mémoire. L'habitude. La poste. 1907-1908.

La méthode naturelle pour l'enseignement de la lecture. 1910. Etudes expérimentales sur l'enseignement de l'arithmétique. 1916. 1917. 1920. L'établissement central d'observation de Moll. 1921.

Le droit d'asile. 1938. La vie de Beethoven racontée par des enfants arriérés. 1940. Le plan Beveridge. 1944.

Divers : La psychologie à l'école primaire. Schweizerische Lehrerinnenzeitung. 1914. Traits caractéristiques de l'enseignement spécial en Monographies. P. p. le Département de l'Instruction publique. Genève. 1914. Spiele von Dr. Decroly für den Unterricht schwachsinniger Kinder. IX. Konfer. f. Erziehung Geistesschwacher. 1913.

L'économie dans Voies nouvelles. 1921. L'alcoolisme et les enfants anormaux dans La Vie meilleure. 1920. 1921.

Imprimerie des Coopératives réunies. La Chaux-de-Fonds : Cinq volumes de biographies de héros : 1. Des héros ; 2. Encore des héros ; 3. Héroïnes et héros ; 4. Vies héroïques ; 5. 1946. Héros de la paix.

« Nous voici », revue coopérative mensuelle pour la jeunesse, Bâle. Biographies de Gottfried Keller ; de Conrad Roentgen (1945) ; de Lincoln, de Mme Orelli (1946).

« Notre Bulletin » : Association amicale française des instituteurs d'enfants arriérés) : Aptitudes remarquables chez les enfants arriérés. Paris. 1939.

« L'Ecole bernoise ». Auf dem Bühl. (L'école de Fritz Begert) ; fragments d'Elisée Reclus : Les arriérés sont-ils bêtes ? 1944. — Le sentiment maternel chez les jeunes filles. 1945. Un voyage de découverte dans l'âme enfantine.

Institut des sciences de l'éducation : Cahiers de pédagogie et de psychologie expérimentales : Que deviennent les enfants arriérés ? (1939).

Congrès international de l'Enfance. Paris. 1931. Ce que nous devons aux enfants arriérés.

Congrès international pour la pédagogie de l'enfance déficiente. Genève. 1939. La protection postscolaire des enfants arriérés.

CLASSES SPÉCIALES...

... L'ÉCHELLE DES VALEURS

Les classes spéciales ou classes de développement sont encore bien mal connues dans le Pays romand.

A quoi servent-elles ? qui y envoie-t-on ? qu'y fait-on ? Autant de questions qui ont souvent des réponses péjoratives, très vagues ou nettement fausses. S'il existe certains parents qui, sachant que notre effectif d'élèves est toujours complet, viennent parfois 6 mois à l'avance prier qu'on réserve une place à leur enfant, d'autres déclarent encore : « Nous n'admettrons jamais que notre enfant suive une classe spéciale. » Les uns ont compris notre travail et nos méthodes, les autres pas encore.

D'une façon générale, nous admettons en classe spéciale tous les enfants qui présentent un développement anormal, qui sont retardés pour les causes les plus diverses, instables, déséquilibrés, qui ont des caractères désaxés. Tous ces êtres sont le plus souvent des éléments de trouble dans les classes ordinaires ; ils font non seulement du tort à leurs camarades, mais s'en font aussi à eux-mêmes.

Nos classes sont un peu comme un hôpital où les cas les plus divers sont traités.

Là il s'agit d'un angoissé qui se sent seul, abandonné. Il perd ses moyens devant tout effort proposé, il a si souvent raté, il est si sûr d'avance qu'il va droit à l'échec.

Cet autre enfant est un instable, agité, « brouillon » qui sème partout autour de lui la bagarre et le désordre.

Celui-là enfin est un retardé placide, apathique.

Faire vivre tout ce petit monde ensemble, créer peu à peu une harmonie, un joli esprit de classe, n'est pas chose facile, mais c'est bien le but à atteindre, c'est le principal sommet, c'est là que convergent tous nos efforts. A quoi sert-il qu'un enfant ait appris à lire, à compter, à s'exprimer correctement s'il ne sait pas respecter son camarade, s'il n'admet pas un autre avis que le sien, s'il joue des coudes en toute occasion pour se pousser au premier rang, « moi d'abord ». Toutes les connaissances intellectuelles emmagasinées auront-elles de la valeur et du poids si l'on n'a pas su ouvrir aussi le cœur et l'âme de l'enfant à tout ce qui ne se compte ni ne se mesure : le pouvoir d'apprécier, d'admirer les couleurs, les sons, la faculté de vibrer, de s'émouvoir, de compatir. Si l'on n'a pas su cultiver, faire vivre la sensibilité de l'enfant, si l'on n'a pas sauvegardé sa personnalité, aura-t-on vraiment travaillé pour une future génération forte et harmonieuse ? Dans tout enseignement de valeur, l'éducation a la première place, l'instruction vient ensuite.

Dans les classes spéciales, véritables champs d'observations pédagogiques et psychologiques, on s'aperçoit bien vite qu'il faut qu'un enfant soit en confiance, se sente aimé pour qu'il puisse comprendre et apprendre.

Il est de toute importance que l'enfant retardé, désaxé, puisse d'abord se créer de solides racines, il faut qu'il apprenne à aimer sa classe, ses camarades, sa maîtresse ou son maître, son travail, alors il pourra œuvrer avec joie, avec succès. C'est dans sa classe (le monde futur en petit) qu'il s'adaptera ou se réadaptera aux autres, qu'il apprendra à leur faire de la place, à les supporter (personne n'est parfait) à les aimer comme ils sont, qu'il comprendra petit à petit la valeur d'une autorité, la valeur des lois (qui nous protègent). Il sentira la valeur et le bonheur du travail bien fait, du contrôle de soi, de la joie toute simple.

Tout le reste... c'est-à-dire les connaissances scolaires, lui sera donné par-dessus.

F. Schneider.

LA JOIE, SOURCE D'ÉPANOUISSEMENT CHEZ L'ENFANT

L'enfant a besoin de joie, de sérénité autant que de pain et d'eau. Les conditions de vie d'aujourd'hui engagent de nombreuses mères à travailler au dehors. Cet état de fait crée chez beaucoup d'enfants une angoisse certaine. Notre école doit leur aider de tout son pouvoir à vaincre ces angoisses, à être d'abord pour eux une pourvoyeuse de joie.

Chacun des enfants qui nous sont confiés a une personnalité. C'est une plante qui se développe et grandit. Soyons ceux qui aident son épanouissement, bien plus que ceux qui écrasent ou éteignent l'enfant si délicat et personnel. Il a besoin essentiellement de réussir. L'école doit lui en fournir l'occasion. Notre tâche première est d'encourager, de relever constamment ce qui prépare la réussite.

L'enfant est une source : il est riche de fraîcheur, de spontanéité, de générosité. A nous de créer le climat de confiance propre à favoriser les jaillissements merveilleux de l'enfance. Il faut donc lui donner la possibilité de s'exprimer par le texte libre, par le dessin, lui permettre d'offrir ses richesses et les accueillir, manifester notre plaisir chaque fois qu'il apporte en classe une image, un dessin, un texte, qu'il fait part d'une émotion. Nous devons rester dis-

ponible, capable d'accueillir sans cesse les offres les plus maladroites, les plus simples et d'en tirer parti. L'objet importe moins que le geste, la création que le désir de créer. Je parle de ces petits qui viennent solliciter notre approbation lorsqu'ils nous confient un de leur trésor. Cette façon de voir entraîne une authentique collaboration. L'enfant est heureux de savoir qu'il peut nous aider et que nous comptons sur lui. Bien souvent, il nous apporte des idées, des sujets d'entretiens auxquels nous n'aurions pas songé. Des enfants de 9 ans m'ont ainsi suggéré de parler de la musique, du docteur Schweitzer, de l'eau, du feu, de l'aviation, des oiseaux, du monde. Le contact établi avec d'autres enfants de milieux différents par le truchement de la correspondance interscolaire nous apporte mille richesses, mille occasions de sympathie, la révélation d'étonnantes découvertes. C'est le pain quotidien qu'il faut à nos enfants pour qu'ils deviennent des hommes au vrai sens du terme.

Permettez-moi, en conclusion de ces quelques lignes, de citer un passage du « Métier », de D. Courvoisier, collègue poète et ami des enfants :

« Le ciel était gris et le lac plein de tendresse. La brise était tombée. J'ai pris dans ma main quelques galets. Galets durs, mais arrondis, modelés, transformés, aimables à la main, rendus précieux qu'ils étaient, rendus parfaits par l'eau claire, légère, irréelle.

» Les enfants tout neufs et mal équarris que je reçois sont un peu ces galets, pleins d'angles, au grain dur. Plus leur « relief » est affirmé, plus leur « profil » est personnel, moins bien ils entrent dans les moules géométriques de l'école.

» Certain maître te dira : « Prends un ciseau, une » bonne masse, et tu frappes ! » — Le galet éclate, ça fait du sable ; ça n'écorche plus, mais ça glisse entre les doigts. Avec quelques formes, on fera de jolis pâtés.

» Et je rêve comme d'une grâce de cet amour et de cette patience qui comme l'eau ne sont rien et qui sont tout, dont j'ai tellement besoin pour que les galets restent durs, sans écorcher la main qui les tiendra. Des galets avec lesquels on pourra bâtir une maison solide, qui ne partent pas en poussière aux durs vents de la vie. »

L. Beyeler.

DESSIN, PEINTURE : EXPRESSION LIBRE

EDUCATION ARTISTIQUE

Baignés de soleil et d'amitié, dans un climat de vraie **école active** où règnent la joie et la confiance, tous les enfants du monde créent de belles choses. Ils racontent, dessinent, chantent, magnifient la VIE. La leur : une vie neuve, gonflée de sève et de saveur, prête à fleurir.

Il appartient aux éducatrices de sauvegarder cette prodigieuse éclosion, de donner libre cours à la force créatrice de l'enfant en lui offrant les supports psychologiques dont il a besoin pour s'exprimer et se développer harmonieusement.

A l'école enfantine, l'enfant dessine librement

à la craie
au crayon
au stylobille
au fusain
à la plume

sur le tableau noir, sur des papiers de tous formats et de tous grains.

Il peint librement

à la gouache
à l'encre de Chine
au vernis émail

sur toutes sortes de matériaux : papiers variés, tissu, galets, argile sèche ou terre cuite, carreaux de faïence, etc. L'enfant dessine et peint tous les jours, beaucoup, selon son tempérament, sa sensibilité, le niveau de son développement, la richesse de son imagination.

Il raconte son rêve, les événements qui l'ont frappé, il chante sa joie de vivre ou extériorise son tourment :

« Regardez, j'ai fait une dame. Elle ne rit pas. Elle est triste parce que son monsieur est parti dans une autre maison, chez une autre dame » explique Marianne, petit fille de parents divorcés.

« Moi, (c'est un garçon), je peins tout le temps des clowns, ça me plaît les clowns ; quand je serai grand, je voudrais jouer de la trompette dans un cirque, mais mon papa dit que c'est un métier pour les pauvres. »

Catherine, poète, chante :

« Le soleil danse avec les nuages, le chemin de neige marche vers la grande fleur d'or. » Et le pinceau, soumis au rêve de l'enfant et à sa main légère, court sur la feuille blanche, fait danser le soleil avec les nuages et jouer délicatement les couleurs entre elles. Et c'est ainsi qu'à force de manier crayons et pinceaux, l'enfant acquiert une sûreté de geste, une habileté graphique incontestable. Peu à peu, tout naturellement, il arrive à utiliser avec soin la gouache ou l'encre de Chine, à choisir toujours mieux les couleurs, à les juxtaposer avec bonheur.

Tout ce travail créateur favorise le développement complet de l'enfant, stimule ses autres activités : écriture, élocution, imprimerie, lecture, calcul. En dessinant, peignant, modelant, l'enfant apprend à voir, à sentir, à choisir, à juger.

En présence des productions de ses camarades qu'il admire ou critique, au contact aussi des œuvres de peintres que la classe va voir, l'enfant ressent ses premières émotions artistiques qui l'aideront à former son goût.

« Vous savez, disait Etienne (5 ans et demi) en sortant d'une Galerie d'art, je trouve qu'« il » peint presque comme nous, mais ça ne fait pas tout à fait la même chose. » Remarque pertinente, acceptée gaiement par le peintre qui se lia d'amitié avec Etienne !

Denise, à 6 ans, convoitait une grande toile de Jaques Berger :

« Si j'avais beaucoup de sous, j'achèterais cette belle dame tout en blanc et je la mettrais dans ma chambre, je l'aime tellement. »

◇

Le rôle de l'éducatrice est :

D'offrir à l'enfant un cadre aussi élégant que possible, d'où soit bannie la laideur : décoration murale terne, mièvre, vases à fleurs de formes ou de teintes vulgaires, aspect de la classe peu harmonieux, etc.

De mettre à la disposition de l'enfant des matériaux de belle qualité qui l'incitent à faire un travail de valeur.

De participer avec compréhension et enthousiasme à chaque tentative créatrice de l'enfant à poursuivre son effort à la conquête de ce qui est BEAU.

Yvonne Biéler.

A L'ÉCOLE MÉNAGÈRE

... A côté du programme et des responsabilités qui incombent à la maîtresse ménagère, un problème se pose au premier plan : celui de l'éducation, de l'esprit à créer parmi cette petite communauté que forment les élèves. Celles-ci nous arrivent, lasses de l'école, déçues de leurs échecs antérieurs. Elles comptent beaucoup sur cette dernière année où elles auront moins l'impression d'être à l'école, où elles pourront travailler de leurs doigts. Cette année sera pour elles un pont entre l'école et la vie.

Ces élèves qui vont vivre chez nous une année, très proches les unes des autres, qui seront, de par leur travail, beaucoup plus libres que dans leurs classes primaires, il faut les guider, leur apprendre à se supporter, à s'aimer, à s'entraider.

Il nous faut, nous aussi, les maîtresses, les aimer, les comprendre. Elles ont quinze ans. Elles sont à l'âge difficile où on a encore des réactions de très petites filles sous des aspects de jeunes filles.

L'éducation d'abord, l'instruction ensuite...

Il faut agir avec diplomatie, avec à propos. Une remarque, une attitude, peuvent vous faire perdre ou gagner l'estime de vos élèves. La susceptibilité est en général très marquée chez les éléments peu doués. L'intelligence du cœur nous fait souvent gagner la partie. La maîtresse ménagère doit être en quelque sorte douée d'un sixième sens qui lui dicte ses réactions. La discipline est un dosage constant de sévérité et de familiarité. Où savoir s'arrêter ? Où exiger ? Quand comprendre certaines faiblesses et les admettre ? Où, au contraire, ne pas les laisser passer ? A chaque moment de la journée, les élèves vous guettent, se demandent ce que vous allez faire, jugent vos réactions.

Il faut que nos grandes filles se sentent à l'école comme dans un second chez elles, qu'elles trouvent là un endroit où elles vivront heureuses, où elles reviendront chaque jour avec plaisir. Certaines ont des difficultés à la maison. Il ne faut pas les ignorer. L'attitude de nos élèves à l'école est en relation directe avec la vie de leur milieu familial. Pourquoi Anita bâille-t-elle tous les matins ? C'est qu'à la maison elle est « la grande » qui travaille et va se coucher tard chaque soir. Pourquoi Fernande est-elle si nerveuse, presque agressive ? C'est qu'elle retrouve chaque jour une maman malade qui a tenté plusieurs fois de se suicider. Pourquoi Madeleine est-elle si rayonnante ? Pourquoi une autre est-elle toujours préoccupée ?

Nous vivons trop près de nos élèves pour ne pas partager leurs joies et leurs peines. Et une fois que nos filles sont mises en confiance, on peut aller de l'avant. Sentir que ces grandes filles finissent par être un peu les nôtres, qu'elles nous respectent en travaillant dans la joie, voilà notre plus belle victoire.

Je me souviens que, lors d'un examen de composition, deux élèves ayant choisi le sujet « Chez nous » l'avaient traité en parlant de l'école. Cela m'avait fait plus plaisir que les bonnes notes de comptabilité !

Les aimer, les encourager, les rendre heureuses, exiger l'effort et la compréhension mutuelle, tout cela d'abord et le bagage de leur dernière année scolaire sera solide.

Mme Liard.

LES COLONIES DE VACANCES

PERSPECTIVES NOUVELLES

Les mots « colonies de vacances », placés en tête de cet article, lui confèreront probablement un caractère austère et rébarbatif.

Ces institutions sont considérées partout comme une nécessité, leur fonctionnement est assuré par de nombreuses bonnes volontés, mais on ne peut pas dire qu'elles suscitent l'enthousiasme des foules.

Il y a, à l'origine de ce sentiment, des expériences médiocres d'anciens colons ou d'ex-moniteurs, il y a aussi le souvenir de longues files d'enfants déambulant sur les routes en d'ennuyeuses promenades et peut-être encore l'impression vague que les colonies n'ont pas toutes su adapter leurs méthodes aux besoins actuels.

Les colonies de vacances subissent actuellement une évolution qui devrait leur valoir, de la part du public, beaucoup mieux que cette sympathie apitoyée ou indifférente.

Si, en devenant essentiellement sanitaires, elles avaient perdu en partie leur caractère éducatif si bien marqué, il y a une centaine d'années par leur initiateur, le pasteur Bion de Zurich, elles sont en train de le retrouver, sans cependant perdre de vue la santé physique des enfants.

L'évolution des colonies de vacances est facilitée par les notions nouvelles que la psychologie répand dans les milieux s'intéressant à l'enfance. Une meilleure connaissance des besoins individuels et des réactions du groupe permet d'améliorer les conditions de séjour et d'utiliser avec plus d'efficacité les moyens financiers mis généreusement à la disposition des institutions de vacances.

Dans le canton de Vaud où les petites colonies sont nombreuses, on remarque cette évolution de la colonie qui, de sanitaire devient aussi éducative, au fait que les comités confient de plus en plus la direction à des éducateurs, alors qu'autrefois une direction médicale semblait s'imposer.

Les milieux scolaires, eux-mêmes, s'intéressent de plus en plus aux colonies car on comprend maintenant la valeur formative des vacances. Ce temps n'est pas seulement celui où l'enfant reconstitue ses forces physiques et nerveuses mais il lui permet encore de faire de nombreuses expériences, d'observer, de créer, de construire, de s'exprimer, de découvrir des personnes et des choses nouvelles, d'exercer son jugement, sa volonté.

Ces vues sur l'importance du temps de vacances pour les jeunes, comme aussi les heureux résultats obtenus par les méthodes actives dans des maisons d'enfants et dans des classes ont incité des éducateurs à étudier l'application de ces méthodes aux vacances collectives d'enfants.

En Suisse romande, les Centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active — mouvement d'origine française — se sont mis au service des colonies de vacances pour leur permettre de perfectionner leurs méthodes.

Ce mouvement, dont le long titre est résumé par le sigle « CEMEA », forme le personnel éducatif des co-

lonies : directeurs, moniteurs, et se préoccupe aussi des conditions de vie matérielle si importantes dans toute collectivité d'enfants.

Depuis sa fondation en 1948, l'Association suisse des CEMEA que préside M. Ch. Légeret, de Genève, a préparé des centaines de moniteurs par des stages de neuf jours en internat, au cours desquels ils reçoivent un enseignement à la fois théorique et pratique.

Les cours théoriques portent sur les problèmes de la vie collective et donnent aux moniteurs les éléments indispensables de connaissance de l'enfant.

La formation pratique, qui se poursuit durant tout le stage selon les méthodes actives, permet aux moniteurs de constituer un petit bagage de chants, de rondes, de jeux, elle leur ouvre aussi une échappée sur le jeu dramatique. Des travaux manuels d'intérieur et de plein air leur permettent de prendre conscience de leurs possibilités et leur donnent des connaissances techniques qui leur seront utiles dans les ateliers de la colonie.

On peut prévoir, dans un proche avenir, un développement important des institutions de vacances pour enfants et adolescents. Qu'elles soient organisées par des municipalités ou par des groupements privés, elles s'imposent comme une nécessité sociale pour plusieurs raisons.

L'accroissement des villes, la concentration des maisons familiales dans des quartiers bruyants, l'obligation pour un grand nombre de femmes de travailler hors de chez elles et de laisser les enfants à la rue, le coût élevé des vacances en famille, l'allongement si heureux des vacances des apprentis, le besoin de repos de certaines mères surmenées, tout cela explique les démarches entreprises un peu partout pour créer de nouvelles colonies et des camps pour adolescents.

Dans quelques cantons, les institutions de vacances se sont fédérées pour résoudre en commun certains problèmes tels que : assurance, recherche du personnel de maison, etc., et pour étudier des sujets relatifs à la vie des jeunes colons ou aux aménagements matériels.

On souhaite qu'elles parviennent à résoudre le casse-tête que posent, pour le recrutement des cadres, les dates de vacances scolaires si différentes d'une commune à l'autre et qui font que lorsque les enfants doivent partir en colonie, ceux qui doivent les encadrer ne sont pas toujours en vacances eux-mêmes.

Par leur activité dans des domaines très divers, ces fédérations contribuent à améliorer les conditions de vie des enfants en vacances et à ranimer l'intérêt et la sympathie du public à l'égard des colonies.

Marthe Magnenat.

UNE EXPÉRIENCE HEUREUSE

C'est en 1926 que Miss James, une institutrice anglaise, convaincue de la valeur éducative des instruments à vent, mais non satisfaite des petits pipeaux bon marché que l'on trouvait dans le commerce, imita le pipeau d'un berger sicilien. Ce modeste instrument avait une sonorité douce et belle.

La première flûte de bambou moderne fut taillée dans une vieille tringle à rideaux. Miss Margaret James fabriqua plusieurs instruments de longueur et de tonalité différentes.

Son essai, commencé à Londres, s'est poursuivi dans une petite école de village du Gloucestershire. Après de nombreuses expériences auxquelles participaient les enfants, de nombreux déboires aussi, elle parvint peu à peu à mettre au point les mesures et les procédés de construction de la flûte actuelle, et avec ces très simples petits villageois, dépourvus de toute culture, elle constitua un petit orchestre qui devint en quelque sorte le centre d'intérêt de l'école et même du village et qui attira bientôt l'attention des musiciens en Angleterre et à l'étranger. *

Mme Biedermann-Weber, rythmicienne, fondatrice et animatrice de la Guilde suisse, fut une des premières élèves de Miss James. Si, depuis vingt-cinq ans déjà, la flûte de bambou est connue en Suisse allemande, ce n'est qu'en 1950 que, grâce à Mlle Béatrice Scala, musicienne, elle fait son apparition en Suisse romande.

En 1952, j'eus le privilège d'accueillir dans ma petite école de Baulmes une visiteuse constructrice de « pipeaux ». J'appris d'elle l'existence de cette guilde et, en avril 1953, dans un cours donné à Lausanne, je fis mon premier instrument.

Travail passionnant que cette construction au cours de laquelle je réalisais qu'il y avait là une possibilité merveilleuse d'entrer en contact avec les sons, de poser, d'une manière naturelle et joyeuse, les bases du solfège et qu'un pipeau pouvait être le point de départ d'une réelle culture musicale.

Je fis alors un soprano en do. C'était un commencement, car il est possible de réaliser des **soprani** en do et ré, des **alti** en fa, sol, la, des **ténors** en do et ré, des **basses** en fa et sol.

Depuis quelques années, Miss James et ses collaborateurs ont mis au point une série d'instruments nommés « étendus » qui s'apparentent par leur tessiture aux flûtes douces et ouvrent l'accès à leur répertoire. Ces flûtes-là sont spécialement réservées aux adultes.

C'est en automne 1954 que l'expérience commença dans ma classe semi-enfantine, composée d'enfants de 6 et 7 ans appartenant aux divers milieux de notre village du pied du Jura.

Débuts modestes d'abord, avec 9 élèves de 7 ans, mais débuts pleins de promesses. A mes bambins, je donnais un bambou dont j'avais moi-même taillé l'embouchure. Ce travail, qui demande habileté et précision et duquel dépend en bonne partie la qualité du son, est délicat pour de très jeunes enfants.

Dès les premières leçons, mes petits musiciens s'enthousiasmèrent. Faire chanter son instrument sans le faire siffler, voilà qui demande contrôle de la langue et du souffle, attention et discipline, mais quelle joie alors de parvenir à un bon résultat. Et percer un trou, puis le limer pour obtenir un son identique au pipeau de la maîtresse et pouvoir maîtriser ses doigts pour jouer ensuite une mélodie, qui refuserait cet effort ?

Tout au long de l'hiver, le travail s'est poursuivi, chaque séance de jeu comprenant des exercices d'articulation, d'émissions de sons clairs sur des rythmes variés, l'étude de mélodies solfiées au moyen d'un flanellographe aux notes en couleurs et de gestes conventionnels.

L'organisation générale du travail donnant aux enfants du temps libre pour des activités de leur choix, c'est dans ces moments-là que mes jeunes musiciens écrivirent leurs chansons, percèrent les notes, cela en tenant compte de leurs possibilités propres.

* Maïeutique No 1, février 1957.

Construire son instrument et apprendre à en jouer, telle est la règle des membres de la Guilde. C'est ainsi qu'un pipeau ne peut être ni vendu, ni acheté, mais qu'il est propriété exclusive de celui qui l'a fait.

Quand la construction est terminée, le pipeau est décoré. Imagination et fantaisie lui donnent alors son caractère très personnel. Une couche de laque protège la peinture tout en améliorant encore la sonorité.

Parce qu'il participe au développement manuel, musical et artistique, parce qu'il est une occasion de créer, de s'exprimer, de s'épanouir, le pipeau a sa place à l'école. Et notre expérience est aujourd'hui en plein essor.

Pour que la progression du travail soit normale et encourageante, des tests ont été prévus, un insigne a été créé, et une unité s'établit maintenant sur le plan romand, sous la direction de Mlle Scala, par la réalisation de carnets de musique correspondant aux diverses étapes du programme musical.

Tandis que les 26 élèves, effectif de ma classe actuelle, en sont au stade d'initiation, deux autres groupes (50 élèves) ayant quitté la classe travaillent à raison d'une heure par semaine, l'un à la préparation du premier test, l'autre, formant ce que nous appelons le « Petit orchestre », à la préparation de l'épreuve qui permettra la construction de l'alto.

Les résultats obtenus sont très encourageants et nous valurent même quelques auditions-démonstrations au Salon de l'Enfance à Genève en octobre 1957. Puis au Conservatoire de Lausanne, en mai 1958, en collaboration avec Mlle Scala et le Quatuor de Lausanne. Enfin un enregistrement à la radio pour l'heure des enfants.

Précieux aussi sont ces instants où, sous la conduite de l'un d'eux, mes musiciens jouent spontanément, sitôt leur arrivée en classe, exprimant si bien la joie donnée par leurs instruments.

L'œuvre de Miss James grandit sans cesse. Du 31 juillet au 9 août, à Menzingen, près de Zoug, Miss James elle-même dirigera un cours international. Là se retrouveront environ 200 musiciens faiseurs et joueurs de flûtes de bambou, professionnels ou amateurs, membres des diverses guildes (anglaise, française, hollandaise, belge, autrichienne, italienne, suisse) tous unis dans un même idéal.

Oui, c'est bien une expérience heureuse que cette activité créatrice d'Harmonie et de Beauté.

G. Clerc.

P. S. — Dans Maïeutique, Nos 1, 2, 4, 1957, revue de Technique psychopédagogique, Expériences et Recherches. G. Mastropaolo, av. du Léman 59, Lausanne.

Mlle Scala a écrit, sous le titre **« La flûte de bambou moderne »**, un article très complet concernant l'origine et la valeur éducative de nos instruments.

HORS DE LA NUIT DES TEMPS

(Esquisse pour une histoire des Grisons) *par G. Mutzenberg*

Premières lueurs de l'aube, palpitation à peine perceptible de la nuit. Des formes — des fantômes — s'agitent. On croit voir, dans un éblouissement soudain, ici un groupe de cabanes de bois, là une forteresse en terre battue, ailleurs la procession farouche d'une troupe en marche... Mais non : la vision déjà s'effondre dans la bouillonnante écume du néant, nos yeux hallucinés se ferment, se rouvrent, désespérément scrutent, doutent. Plus rien : on est sorti de la nuit pour entrer dans le brouillard. Ainsi commence l'histoire.

Pour les Grisons toutefois, bienveillante magicienne, Dame Nature a envoyé ses fées aux robes lumineuses. En pleine obscurité, alors que rien encore n'émerge, elles ont passé dans un chatoiement de satins, sur un char de brume, sans laisser d'autre souvenir qu'une clarté, qu'un chemin, qu'un chemin de clarté à travers les monts et les abîmes, pas même un semblant de silhouette ou un visage. Elles sont venues, elles se sont frayé une voie dans les ténèbres, et quand aujourd'hui nous cherchons à reconnaître du regard, au cœur de paysages étranges, ces parfaits étrangers que furent nos pères, ce sont les routes ouvertes par elles qui surgissent de l'ombre, sentiers fuyant les gorges, pistes courant au fond du val de colonie en colonie — vers d'autres horizons —, ces rares oasis ménagées par l'homme dans la sauvage et presque partout menaçante nature.

« L'histoire des Grisons, a dit le colonel Th. von Sprecher, c'est celle de leurs voies de communication. »

De fait, les vallées rhétiques n'ont jamais pu, enfermées entre de puissantes chaînes de montagne, vivre sans leurs voisines. Privées de sel et produisant le blé en quantité insuffisante, elles se livrent au commerce dès la plus haute antiquité. Il faut dire que leurs habitants, les Rhétiens, préfèrent souvent à l'échange régulier le simple pillage. Mélange d'Illyriens venus autour de l'an 500 avant Jésus-Christ et d'autochtones, ils dévastent périodiquement la riche plaine du Pô, et n'en cessent pas pour autant leurs entreprises quand elle se voit conquise par Rome. Cela leur vaudra auprès des Romains une réputation de sauvagerie et de cruauté, ainsi que l'envoi par l'empereur Auguste, en l'an 15 avant Jésus-Christ, de l'armée de son gendre Drusus pour les soumettre.

Le passage de l'homme à travers les cols grisons — Fluela, Bernina, Schlappinerjoch entre klosters — Dorf et le Montafun, Valserberg reliant Ilanz et le Lungnez au Rhin postérieur — est attesté par des trouvailles, des monnaies principalement, bien avant que des textes n'en témoignent. Pour les conquérants romains, le pays, terre non de colonisation mais de recrutement et de communication vers les frontières du Nord, doit son importance à ses routes. Le Splugen et le Septimer d'abord, voies les plus courtes de Coire à Chiavenna, le Julier et l'Ofen (Il Fuorn) ensuite, liaison avec l'importante Via Claudia conduisant d'Augsbourg, capitale de la province, en Italie. La Rhétie s'étend alors des sources du Danube à celles du Rhin. L'entretien de ce réseau de routes, qu'un trafic postal utilise déjà, constitue la tâche essentielle de la population.

Sur ces périodes lointaines, l'histoire balbutie. Qu'importe ! La légende racontera. Mais que lui demander ? Quel chant recueillir de ces pierres que la fantaisie des siècles, stimulée par le moindre écho recueilli des profondeurs des anciens âges, a rendues sonores de merveilleux récits ? Et lesquelles interroger : les murs romains de Coire ? les colonnes du sommet du Julier, derniers vestiges d'un temple ? les autels domestiques du Bregaglia ? les monnaies qui jalonnent les grands chemins ? les fours à chaux du Luziensteig, retrouvés avec des poteries de caractère nettement préromain, et une statuette de Neptune, qui prouvent

entre autres choses que la population, bien qu'ouverte à la civilisation romaine, garda son propre style de vie et ses objets familiers ? ou bien, remontant plus loin vers la nuit originelle, rêverons-nous sur la colline St-Pierre, à Cazis, aux ossements déterrés là, chasseurs, éleveurs, agriculteurs endormis en plein âge de la pierre, à une distance de Jésus-Christ égale de la nôtre ? Pour moi, d'autres sites parlent mieux le langage du pays d'autrefois et de toujours. Ainsi tel château-refuge, d'ancien usage déjà à l'aube de notre ère, puis transformé en burg-église, Solavers en Prätigau, Jörgenberg dans l'Oberland, Hohenrätien surtout.

Il me semble en effet que ce plateau couronné de tours aux murailles puissantes, et des ruines d'une église qui ne manque pas de grâce, dans sa forme ramassée, incarne à ravir les Grisons et leur histoire. Non certes à cause de la tradition populaire qui fait remonter sa fondation au chef étrusque Rätus, père légendaire du peuple rhétien. La connaissance d'un tel fait ne saurait rendre évocateur un site qui ne le serait pas par lui-même. Mais, quand du Domleschg je lève les yeux vers cette plateforme enveloppée de mystère et tombant à pic dans le Rhin tumultueux qui sort de la Via Mala ; quand, de là-haut cette fois, je plonge les regards sur Thusis, relais animé sur la route plus de deux fois millénaire qui franchit les Alpes, alors je vois les siècles défiler comme une armée tout en bas des parois de roches qui supportent le château, en ruines déjà quand le premier historien du pays, l'humaniste et réformateur Duri Champell, écrivait son « Historia raetica » et sa « Topographie ». Est-ce un manipule romain, qui s'en va défendre l'Empire sur ses marches du Nord ? Sont-ce des pèlerins sur la route de Rome, quand le comte Roderich, fonctionnaire carolingien d'origine germanique, dépouillait l'évêque roman de telle façon que la légende le fait résider à Hohenrätien comme un simple paysan élevant ses vaches et son menu bétail et répondant aux quémandeurs : « Nihil habeo, nihil gibio » ? Ou bien des traficants d'esclaves retour du marché de Walenstadt avec leur cargaison humaine destinée aux princes d'Italie ? Voici d'honnêtes marchands, les chevaux bâtés portant de lourdes charges d'épices débarquées à Venise, des parfums, des médicaments, des métaux, des outils, des armes : c'est là tout le transit florissant du moyen âge, à l'heure où le Septimer et le Splugen luttent pour la suprématie, le premier longtemps favorisé par l'empereur et le second lui arrachant dans la deuxième moitié du XVe siècle, sur l'initiative des communes de Thusis, Masein et Cazis en accord avec le comte Georges de Werdenberg, la plus grande partie du trafic.

Alors les tambours de la liberté résonnent : les communautés paysannes, lasses des éternelles querelles des seigneurs qui ruinent le pays, et pour parer à la menace des Habsbourg, s'unissent, conquièrent des droits politiques, fondent la libre République des Trois Ligues grises, dont le nom apparaît pour la première fois en 1499. Un peuple prend conscience de lui-même : indépendance politique, indépendance religieuse — les communes choisissent leur prêtre — réforme qui s'accomplit librement jusqu'à ce que l'absolutisme romain triomphant au Concile de Trente jette le trouble dans le pays avant de tenter de l'encercler, conflit qui se videra dans les années d'invasion, de peste et de misère de la guerre de Trente-Ans. Là, justement face aux ruines prestigieuses, Scharans où Georges Jenatsch fut prédicant, et la plaine de Thusis qui assista au triomphe de ses armes contre les Confédérés des V Cantons venus au secours du parti espagnol ! Temps de passions déchaînées, de sang versé, d'injustices, puis d'apaisement, de décadence... Et de nouvelles armées étrangères passent, au crépuscule du XVIIIe siècle. Puis j'entends des diligences sur le pavé de Thusis, et le sifflement du premier train, et le klaxon des autocars postaux en route vers Mesocco... Alors la vision s'effondre. Les tours se dressent, grises au-dessus du frémissement des arbres. De tout ce cortège bigarré, plus rien sinon le ronflement d'un moteur d'auto qui s'engage dans les gorges. Je me suis laissé emporter par l'imagination. Les scènes ont bouillonné comme l'écume au fond du gouffre de la Via Mala. J'ai mêlé les époques et pris les raccourcis. Pour y voir clair, il faut maintenant revenir en arrière.

(A suivre.)

RÉVEIL

Pendant la fraîcheur de la nuit
Mon jardin, as-tu bien dormi ?

As-tu bu toute la rosée
Qui sur tes feuilles s'est posée ?

As-tu bien fermé, de tes fleurs
Les corolles pleines de senteur ?

Géranium, lys et capucines,
De l'eau versée sur vos racines

Avez-vous rafraîchi vos fleurs
Qui tombaient hier sous la chaleur ?

Mon jardin, mon jardin joli,
Mon jardin rouge et vert et gris,

Voici les rayons du soleil !
Voici le moment du réveil !

Le moment où tu apparais
Un jardin neuf où tout est frais

Comme si c'était, au mois de mai
Le premier jour que tu vivais.

M.-Th. Baudet,
juillet 1947.

L'école suisse de **Bogotà**/Colombie met au concours un poste de

maître secondaire pour l'enseignement du français et du latin

La langue officielle de l'école est le français.
Le Secrétariat du Comité d'aide aux écoles suisses à l'étranger, Alpenstrasse 26, à Berne, fournira sur demande les conditions d'engagement. Les intéressés doivent lui adresser leurs offres de services, accompagnées d'un curriculum vitæ, de la copie ou photocopie des diplômes et des certificats sur l'activité pratique, d'une photographie et d'une liste de références.

Etudes classiques scientifiques et commerciales

Maturité fédérale
Ecoles polytechniques
Baccalauréat français
Technicums
Diplôme de commerce
Sténo-dactylographe
Secrétaire-comptable
Baccalauréat commercial

Classes préparatoires dès l'âge de 10 ans
Cours spéciaux de langues

Ecole Lémania

LAUSANNE CHEMIN DE MORNEX TÉL. (021) 23 05 12

Ecole Nouvelle Préparatoire

Internat pour garçons - Externat mixte

PAUDEX - Lausanne Tél. 28 24 77

•

Préparations aux Collèges, Gymnases, Ecoles de Commerce. Raccordement à toutes les classes.

Bachots, Matu., Ecole polytechnique.

Enseignements par petites classes. Dir. M. Jomini.

Alkoholfreies Hotel-Restaurant
OBERBERG
NEUHAUSEN AM RHEINFALL

Si votre classe visite

LA CHUTE DU RHIN
ne manquez pas de loger chez nous. Dépendance spécialement installée pour le logement d'écoles et de touristes. — Tél. (054) 5 14 90

Auberge du Chalet-à-Gobet

Nos bonnes spécialités de campagne
Les vins de la Ville de Lausanne
Salles pour sociétés et écoles

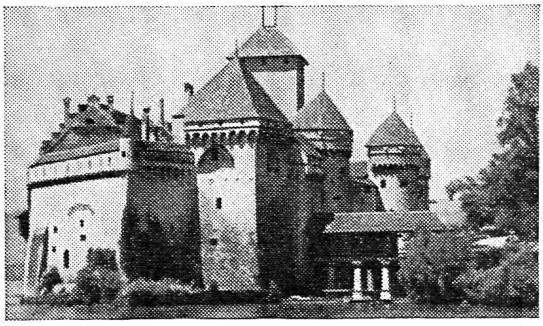
Gluntz Pierre, Tél. (021) 4 41 0
(pour décembre prix spéciaux pour écoles)

Celui qui s'adonne à la PHOTOGRAPHIE
Découvre une ardeur nouvelle à sa vie

Maison spécialisée

A. Schnell & Fils
Place St-François 4, Lausanne

PHOTO **CINÉ**



VISITEZ LE CHATEAU DE CHILLON
près de Montreux
Entrée gratuite pour les classes primaires officielles

banque cantonale vaudoise

Livrets de dépôts, catégorie A et B
Bons de caisse

LOTERIE ROMANDE
30 août

12 x 15.000

fondue

Moitié-moitié
et vacherin
Croûtes-maison

CAFÉ DU JORAT

Place de l'Ours
Lausanne

Tél. 23 58 16
M. Rastello-Mouret

LE DÉPARTEMENT SOCIAL ROMAND

des Unions chrétiennes de Jeunes gens et des Sociétés de la Croix-Bleue recommande ses restaurants :

COLOMBIER

(Ntel) : Restaurant sans alcool D. S. R. Rue de la Gare 1. Tél. 6 33 55.

LAUSANNE

Restaurant sans alcool du Carillon, Terreaux 2 (Place Chauderon). Parc pour voitures à côté du restaurant, place Chauderon. Tél. 23 32 72. Restaurant de St-Laurent (sans alcool). Au centre de la ville (carrefour Palud-Louve-St-Laurent). Parc pour voitures à côté du restaurant, place de la Riponne. Tél. 22 50 39. Dans les deux restaurants, restauration soignée - Menus choisis et variés.

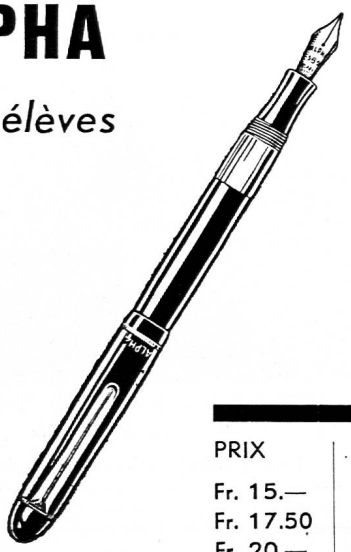
NEUCHATEL

Restaurant neuchâtelois sans alcool - Faubourg du Lac 17 - Menus de qualité - Service rapide - Prix modérés - Salles agréables et spacieuses - Tél. 5 15 74.

Recommandez

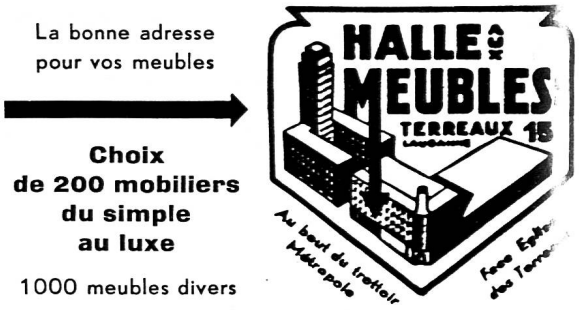
le stylo ALPHA

à vos élèves



PRIX	POINTES
Fr. 15.—	121
Fr. 17.50	1 F
Fr. 20.—	101 EF
Fr. 25.—	101 F
	103 EF
	103

La bonne adresse pour vos meubles



Choix de 200 mobiliers du simple au luxe

1000 meubles divers

AU COMPTANT 5 % DE RABAIS

Les paiements facilités par les mensualités depuis 15 fr. par mois

Magasin et bureau Beau-Séjour

POMPES OFFICIELLES
FUNÈBRES DE LA VILLE DE LAUSANNE

8, Beau-Séjour

Tél. perm. 22 63 70 Transports Suisse et Etranger

Concessionnaire de la Société Vaudoise de Crémation

Bibliothèque Nationale Suisse
Berne

J. A.
Montreux 1

S. A. DE L'IMPRIMERIE CORBAZ, MONTREUX